

L'affaire des deux langues

Hubert Aquin, Jacques Folch-Ribas, Jacques Godbout and Jacques Brault

Volume 10, Number 2 (56), March–April 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29571ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aquin, H., Folch-Ribas, J., Godbout, J. & Brault, J. (1968). L'affaire des deux langues. *Liberté*, 10(2), 5–16.

l'affaire des deux langues

1.

Quand la Commission Dunton-Laurendeau a été formée, une véritable explosion idéologique s'est produite non seulement au Québec, mais à travers tout le Canada. Cette commission, de par son existence même et son mandat, apparaissait comme un non-sens: de nombreux groupes de pression du Québec ont boycotté ses séances d'enquête, tandis que, d'autre part, les Ukrainiens immigrés se mirent à découvrir leurs "droits nationaux", ainsi que les Italiens. Par-dessus le marché, les purs "Canadiens" fulminèrent généreusement contre cette inoculation forcée du virus de la francophonie et du bilinguisme...

Mine de rien, la commission salvatrice n'en a pas moins continué de siéger, d'enquêter, de multiplier les déclarations de bonne foi, de financer des recherches à gogo sur l'emploi du "e" muet dans la banlieue sud-ouest de Gravelbourg ou le droit inaliénable des inculpés francophones de plaider coupables en français (à condition qu'il y ait un interprète) et cela, dans tous les tribunaux de la Reine depuis le fin fond de Terre-Neuve jusque dans les prés fleuris du Yukon.... Vous me direz, sans doute et non sans malice, que les Italiens et les Polonais, voire les Bosniaques et les Maltais bénéficient de cette perle des Droits de l'Homme! Cette fameuse commission a statué sur des problèmes du genre; mais si elle s'était confiné à cette dialectique de mouche, elle aurait pu passer inaperçue et servir de Refuge Meurling à toutes nos gloires déphasées: les Père Cormier, les Laurendeau, les Jean-Louis Gagnon....

Mais pas question, pour cette sacrée congrégation, de s'évaporer dans le grand Tout trans-fédéral! Ces messieurs sont des bûcheurs; d'ailleurs, il n'auraient jamais accepté de toucher leurs jetons de présence sans rien faire. Or, ils ont commissionné à mort, dans tous les sens; et la rumeur veut que cette bande d'in-

nocents soit allée en Belgique pour enquêter sur le poids des cailloux projetés, à intervalles réguliers, lorsque la majorité linguistique redevient "extrémiste"...

Les publications de cette Commission n'ont pas eu, sur la situation des deux langues, l'effet escompté... Elles n'ont fait que transcrire en jargon pseudo-scientifique des réalités pénibles qui, hélas, nous sont bien familières. De façon brutale, on pourrait dire que la Commission Dunton-Laurendeau recommande un bilinguisme *réel* là où les Canadiens anglais sont minoritaires et un bilinguisme *pro forma* là où les Canadiens français sont en minorité. Première conclusion effarante!

Mais ce n'est pas tout: la Commission Dunton Laurendeau préconise un zonage du Canada, qui ne peut que gonfler le phénomène bilingue — multipliant ainsi, à l'infini, les zones bilingues hors de toute proportion avec la répartition des zones d'influence de chaque groupe linguistique. Ainsi, des minorités françaises en voie d'extinction et quasi improductives se voient attribuer des droits linguistiques souvent refusés aux francophones qui habitent en plein coeur de Montréal. Somme toute, la Commission Dunton-Laurendeau a survalorisé l'extension trans-canadienne du fait français et, en contre-partie, l'extension québécoise du fait anglais! Ce genre d'aberration pourrait faire sourire si elle ne contenait un germe dangereux de confusion et de tension.

Alors que, de plus en plus, le gouvernement du Québec polarise tout ce qui est français au Canada et incarne le gouvernement national des Canadiens français, la Commission Dunton-Laurendeau contredit allègrement ce processus historique en faisant du fait français un fait canadien d'abord et du bilinguisme un fait québécois d'abord! Ceux qui sont familiers avec les élucubrations d'un Henri Bourassa reconnaîtront dans cette inversion du problème une des constantes de l'idéologie bourassiste; Bourassa préconisait, selon l'expression de Michel Brunet, "un impérialisme à l'envers". Il rêvait d'embêter tout le monde avec le français, sans doute pour se venger du fait que tout son peuple se soit fait imposer la langue du conquérant. Monsieur Laurendeau, de filiation bourassiste, tombe dans le même superbe panneau: il rêve d'imposer au conquérant la

langue du conquis ou — ce qui revient au même — à lui casser les oreilles avec la nécessité du bilinguisme...

André Laurendeau passera à la postérité pour avoir été celui qui aura le plus nui à la diffusion de la langue française en Amérique du Nord; dans cette compétition aberrante, Henri Bourassa reste bon deuxième... De plus, sa position nous a révélé un aspect de sa personnalité qui n'est pas sans me troubler: en effet, cet homme est le premier à avoir parlé, sans sourciller, des "deux nations fondatrices". Je me demande si, dans toute l'histoire du Canada, un homme a jamais proféré des paroles plus visqueuses; car, passe encore de réagir en conquis et de vouloir embêter les arrières-petits-fils de nos conquérants! Mais comment peut-on, en paroles (donc: en pensée, j'ose croire) associer la nation conquise à la nation conquérante et lui faire goûter, rétroactivement, l'honneur d'avoir contribué à "fonder" ce pays — le Canada — que tous les observateurs neutres et sensés (soit: non subventionnés par Ottawa) considèrent froidement comme un échec!!! Et comment nous, conquis et fils de conquis, pouvons-nous en arriver à nous considérer comme les fondateurs d'un ordre de chose qui nous a été imposé par les conquérants???

Somme toute, la Commission Dunton-Laurendeau n'a fait que déplacer le problème des deux langues en en faisant un problème trans-canadien. Le problème des deux langues existe vraiment (mais seulement au Québec ou à la périphérie); mais chose certaine, ce n'est pas un problème linguistique, ni un problème culturel, ni même un problème scolaire. D'abord et avant tout, c'est un problème politique; fort heureusement, il semble que les chefs du gouvernement québécois ont tendance à rejeter l'ancien découpage arbitraire qui faisait du "fait français" une question de langue. Et ils considèrent ce problème du bilinguisme ou de l'unilinguisme comme une question politique.

HUBERT AQUIN

2.

Pourtant, beaucoup plus que politique, le problème du bilinguisme me paraît physiologique. J'allais écrire "culturel" mais

certains mots, par leur flou et le galvaudage qui en est fait, ne sont plus possibles; il en faut de plus solides, pour faire image, c'est une mode, peut-être un bien. Je prétends que le cerveau ne se peut pas concevoir bilingue. Cette machine-là ne se dédouble pas à la demande de quelque commission fût-elle royale d'enquête, et l'existence de pays et d'êtres soi-disant bilingues n'infirmes rien de ce que je pense. Car il faudrait d'abord savoir et de façon précise, presque introspective, ce qui se passe dans un cerveau bilingue.

Là-dessus, il me semble que je suis renseigné. Je suis ce que l'on est convenu d'appeler un *trilingue* (horreur de certains néologisme barbares, mais faisons-nous bien comprendre) donc un *trilingue* parfait et un *quadrilingue* presque parfait: je parle, écris, lis et *pense* c'est le plus important pour mes fins en trois langues, et il ne manque à ma quatrième que la pensée continue — je veux dire sans césure entre pensée-parlée et pensée non-verbale. Précisons, j'entends par *parler*: sans efforts de recherche, au fil exactement synchronisé de l'idée, avec les lenteurs de celle-ci comme avec, parfois, ses précipitations; et aussi: sans affadissement de la langue par des tournures qui proviendraient d'une langue autre. J'entends par *écrire*: écrire, et je sens qu'il suffit, que tout le monde me comprendra. J'entends par *lire*: jouir des particularismes de Schiller comparé à Goethe, de Dante comparé à D'Annunzio, comme de ceux de Montaigne comparé à Simone (de Beauvoir). Ici, la lecture est bien la culture, mais passons.

Parti en direction d'une autocritique, je prie qu'on excuse ces longueurs. Mon cerveau, donc, fonctionne parfaitement (merci) à la sollicitation de quatre pensées fort différentes. Du moins, par le résultat obtenu, on serait en droit de le penser. Extérieurement, si je peux dire, objectivement observé, il est *trilingue* (au moins). Et même certains jours d'euphorie, je lui prête "de l'intérieur" cette qualité.

Mais je sais que ce n'est pas vrai. Ce doute profondément ressenti est assez difficile à expliquer. Peut-être la transplantation sur un même tuf de trois ou quatre inconscients, de trois ou quatre archétypes, de trois ou quatre ondes, crée-t-elle des

interférences qui parfois inhibent ou simplement freinent un épanouissement original? Peut-être le temps mis par la pensée à choisir une ligne mélodique donnée, à s'y installer et à progresser, (car cela prend toujours un certain temps d'adaptation) est-il néfaste — comme temps perdu — et dissout l'agressivité, la force d'une idée qui, sans lui, se fût avancée?

Ce que je sais, c'est que toute idée me paraît fort discutabile et sujette à caution — puisqu'en une autre langue elle se discute et se nie, puisqu'en une autre pensée (ou "optique") elle semble moins bonne. Le sens gestuel de la vie ne s'entend vraiment qu'en italien (les autres peuples le moquent), le sens de la grandeur parlée n'est vraiment que français, le mythe-palabre qu'africain, la pensée puritaine qu'anglaise, et trouver racistes ces constatations serait à mon sens d'une grande simplification.

Il reste donc un désabus profond, un fatalisme étrange, une réserve atroce dans l'esprit du bilingue. Beaucoup de mots peut-être pour dire ce que tant d'autres ont dit: que le bilinguisme est une pauvreté, engendrée par un excès de richesse.

On sait que les exemples de créateurs bilingues (et même trilingues) ne manquent pas. Il faut donc étudier leur cas de façon précise, en se servant de tous les moyens de la philosophie, par exemple l'analyse historique, ou encore l'analyse structuraliste, ou tout simplement l'analyse sociologique, pour essayer de cerner la vérité de plus près. Ainsi Gide: parfait bilingue français-anglais, traducteur de certains textes anglais. Incapable de créer quoi que ce soit en anglais (ni même d'écrire une lettre quelque peu personnelle). De même pour Baudelaire, pourtant génial traducteur de Poe. Ainsi Sartre: familier de l'allemand, que parlaient certains de ses grands-parents, chez lui. Ainsi Borgès: trilingue parfait, exemple même du croisement zoologique (allemand-anglais-espagnol). Pour résumer très brutalement un essai qu'il faudrait écrire ici, au Canada (au lieu de tant de recherches stériles sur la Belgique, la Suisse et autres lieux offrant-des-similitudes-avec-nous et dont j'avoue être sur-saturé) pour résumer, donc, je poserais en prémisses cet axiome "culturel":

une pensée originale et créative ne peut se concevoir qu'en milieu uniforme (ou si l'on veut homogène) non agressé par plusieurs formes de pensée simultanées (ou conjointes, ou superposées).

Les exemples déjà cités se résument ainsi: Gide a vécu en milieu unilingue français, Sartre également, Borgès en milieu unilingue espagnol (Argentine). Les créateurs originaux juifs ont vécu en milieux unilingues polonais, russes, allemands, anglais, etc... Ici, une recherche très intéressante établirait sans doute possible la faiblesse de l'agression bilingue (yiddish par exemple) sur ces créateurs d'origine juive, parfaitement assimilés par la culture et la langue de leurs pays respectifs, qu'ils s'appellent Chaplin, Mann, Gershwin, Einstein ou Aron.

Encore une fois, je résume une recherche à faire, en m'excusant d'interpoler ses résultats, ce qui est, je le déplore, fort peu scientifique. Mais c'est justement cette recherche que j'aurais aimé voir faire à une Commission Royale d'Enquête, et non pas (encore et toujours) une étude *locale* de phénomènes *locaux*, insipides, ridiculement limités en nombre et en portée, et pour tout dire "insignifiants". Quand donc allons-nous ouvrir les fenêtres sur le monde? Donner une dimension planétaire à nos petits égos? L'amusement un peu condescendant des autres pays pour le Canada, n'est-ce pas notre côté provincial qui l'engendre et le cultive? Et de quoi nous plaignons-nous, si des sommes exorbitantes consacrées à une étude du bilinguisme et du biculturalisme accouchent ainsi d'une masturbation intellectuelle sur un micro-milieu. Nous avons beaucoup dépensé et beaucoup travaillé pour étudier les virgules.

La vie prolongée dans un milieu bilingue est une *agression* physiologique (sur le cerveau) tout autant et, je crois, davantage qu'une agression politique. Cette agression empêche le développement normal d'une pensée originale autochtone. Nous serons donc voués à être des compilateurs d'idées, des répétiteurs de génie, des acheteurs de pensée. Parce que nous sommes des agressés constants. Cela commence avec les affiches PONT-BRIDGE et ARRET-STOP (dont le monde entier se moque) et cela finit par le roman canadien (qui indiffère le monde entier).

La commission L-D aurait peut-être pu partir de cette hypothèse fort connue, et chercher les moyens pour que cesse l'agression.

JACQUES FOLCH

3.

Hubert Aquin fait du bilinguisme au Canada un problème politique. Je pense qu'il est impossible de nier une dimension politique à l'affaire des deux langues. Jacques Folch lui répond: politique peut-être, mais physiologique surtout, et Folch de situer la difficulté dans les rouages du cerveau, utilisant ses propres mécanismes pour étayer sa preuve. En somme Folch explique que le bilinguisme, dans le domaine de la création, est une impossibilité culturelle. Il a aussi raison. Mais (cher Hubert, cher Jacques) si on veut aller au fond des choses bilingues je pense qu'il faut affirmer du bilinguisme qu'il est d'abord et avant tout un problème *sexuel*. Ce qui vous permettra de lire les textes de la Commission BB dans une optique neuve: ce Rapport ne serait que l'équivalent *canadian* des recherches du Dr Kinsey...

En effet, dans le langage populaire, *bilingue* se dit d'un homme qui ne s'est pas encore branché, couchant tantôt avec les femmes, tantôt avec des garçons. Je ne crois pas avoir à faire la preuve que le langage populaire ne se trompe jamais; et l'on sait que le sens qu'il donne aux mots dépasse la définition du dictionnaire (laquelle est toujours en retard de quelques générations de sens) pour atteindre le coeur même du signe, c'est-à-dire son aspect mythique.

Si, pour l'homme de la rue, le bilingue est celui qui ne cesse de *switcher* de sexe, passant de l'anglais au français et vice versa, le bilinguisme doit donc être, malgré ses dimensions politiques ou culturelles, un problème sexuel.

Tout problème sexuel a une dimension morale (qu'il serait passionnant de soumettre à quelque père Legault au cours d'une de ces étonnantes émissions de religion-téléphone) mais hors le jugement moral qu'on pourrait porter, recommandant

ou non l'emploi de la pilule, l'aspect strictement érotique du phénomène n'en reste pas moins intéressant: en effet, avant de se prononcer pour ou contre le bilinguisme, il s'agit, je crois, de mesurer le plaisir qu'on en peut retirer.

En somme, le bilingue a-t-il deux fois *plus* de plaisir que l'unilingue puisqu'il peut passer d'une expérience hétérosexuelle à une expérience homosexuelle (hypothèse du Dr Penfield) ou bien le bilingue n'obtient-il dans chaque cas qu'un *demi* plaisir, restant essoufflé et déçu au pied du lit (hypothèse *Liberté*). Car tout est là: suivant la jouissance offerte au plus grand nombre, en dehors des implications politiques, culturelles ou morales il nous fera plaisir de pencher en faveur de l'option-bilingue ou de l'option-unilingue.

Je pense qu'au départ, et pour ne pas fausser notre analyse, nous nous devons d'éliminer de notre étude les *pervers* des deux groupes qui s'affrontent; les pervers en effet prennent, par définition, leur plaisir dans la perversion elle-même, et non dans l'acte linguistique en tant que tel. Or il s'agit plutôt de voir si le *citoyen moyen* sera plus *satisfait* par le bilinguisme que l'unilinguisme.

L'on sait les plaisirs de l'unilinguisme et comme l'on peut procréer par cet acte: il suffit d'étudier la situation linguistique qui prévaut aussi bien aux U.S.A. qu'en France, en Finlande, en Angleterre ou en Italie. Avec l'unilinguisme ces peuples créent une existence sociale et culturelle dont l'originalité et la force ne font aucun doute. Et nous pourrions citer vingt autres pays, et les trente-deux positions que l'unilinguisme permet. Cet érotisme paraît sain, et je ne connais aucun expert qui ait suggéré que la Suède, par exemple, doive devenir bilingue pour améliorer sa productivité.

Ce qui reste en question c'est donc bien ce que les sexologues Laurendeau et Dunton ont tenté de cerner: le phénomène (suisse, belge ou canadien) du bilinguisme, et les différentes positions sexquistiques qu'offre la dimension hétéro-homo des langues parallèles ou superposées. En somme à quelles conditions le bilingue peut-il jouir, s'il n'est pas pervers, et quelles variantes offre son option?

La première position dont parlent les sexologues Lauren-

deau et Dunton est la *géographique*. Cette position n'a que deux variantes: l'anglais dessus ou l'anglais dessous, suivant la quantité de l'un (anglais) ou de l'autre (français) que l'on peut dénombrer à l'intérieur d'une surface donnée. L'examen clinique de cette position, et des réactions qu'elle amène, autant dans une variante que dans l'autre, surtout si l'on tient compte des manifestations d'agressivité qu'elle provoque chaque fois, tend à faire la preuve qu'il y a très peu de plaisir à en retirer; au point où, d'ailleurs, la minorité bilingue, dans cette position, tend en deux générations à devenir unilingue, trouvant là, devons-nous le supposer, un épanouissement sexuel plus complet. C'est ce que nous avons pu observer en Ontario, dans certaines parties des U.S.A. et même à Montréal où l'érotisme bilingue, en principe, aurait les meilleures conditions de vie. Montréal, en effet, sorte de laboratoire linguistique, est une éprouvette excellente dans laquelle le papier de tourne sexe réagit violemment: pourtant pas plus à Montréal qu'ailleurs le bilingue ne semble heureux.

La *seconde position* du rapport Kinsey est l'*utilitaire*. Le plaisir, dans ce cas, viendrait de la parfaite coïncidence entre le besoin (l'instinct) de vivre et la nécessité (le refoulement) pour *gagner* sa vie d'être bilingue. Les bilingues qui pratiquent cette position tombent malheureusement dans un état dépressif tel qu'ils ne fonctionnent, si l'on peut dire, qu'à soixante pour cent (60%) de leur force virile, et toujours ils se retrouvent rapidement dans un état de soumission inquiétant. Ils ne jouissent bientôt plus du bilinguisme; ils le subissent et finalement, adultes consentants ou non, se laissent, d'une certaine manière, violer en douceur.

On rencontre la majorité de ces êtres dans les usines, les grandes compagnies et jusque dans les institutions fédérales (bien que le gouvernement d'Ottawa semble vouloir investir assez sérieusement dans cet érotisme utilitaire, ce qui créerait simultanément des bilingues d'origine française ou anglaise, le gouvernement espérant fort probablement que plus cette position sera pratiquée plus il y aura de plaisir à la tenter. Hélas on ne saura avant quinze ans si cet investissement fédéral créera une plus grande jouissance; pourtant il est certes possible d'af-

firmer, à la lumière des coûts tristes actuels, que ce ne sera jamais un plaisir à la hauteur de celui que ressent déjà l'unilingue.)

Mais il doit pourtant exister un érotisme du bilinguisme qui, s'il n'est ni géographique, ni utilitaire, justifie la démarche de ceux qui envient l'unilingue français lorsqu'il s'étend dans le grand lit de l'Amérique du Nord. Disons, à ce sujet, qu'il est difficile d'en faire l'observation: les cas du bilingue non pervers heureux sont extrêmement rares. Nous en avons pourtant rencontré suffisamment pour dire qu'ils existent, que leur érotisme est raffiné, et que, n'était leur penchant à vouloir imposer leur situation aux autres, on pourrait parler de la *troisième position, l'intellectuelle, comme d'une façon agréable d'être bilingue.*

L'intellectuelle est une position difficile à atteindre, elle demande de longues études, de l'argent, une intelligence au-dessus de la moyenne, et ne se raffine qu'avec de multiples voyages à l'étranger. Ces bilingues restent, au plan sexguistique, des surhommes qui ne perdent jamais les pédales, si l'on peut dire. Nous les trouvons évidemment dans les hautes sphères de la vie culturelle ou politique, et s'ils ne sont pas eux-mêmes créateurs, l'on peut affirmer qu'ils ont pour l'intelligence le plus profond respect. Bien sûr leur situation de privilégiés les amène à mépriser les unilingues de leur propre pays, mais il est juste d'ajouter qu'ils n'ont pas cette condescendance pour les unilingues d'ailleurs.

Donc nous devons conclure, à la lecture du rapport d'André Kinsey, qu'il est un érotisme possible pour les bilingues (la position intellectuelle), mais que cet érotisme restera toujours le fait d'être exceptionnels aidés par des circonstances, c'est-à-dire famille ou fortune.

Dans cette perspective force nous est d'admettre que l'hypothèse de la maturité et de l'épanouissement par l'unilinguisme est mille fois plus justifiée que celle d'un bilinguisme qui n'a, en clinique et depuis deux cents ans, que causé tristesse et dépressions. Le bilingue heureux est un cas d'exception et nous serions tenté de croire, avec M. René Lévesque, que les lits jumeaux du bilinguisme ne feront le bonheur de personne, et qu'il faut, dans ces conditions, faire chambre à part. En somme,

si l'on veut faire le bonheur des habitants de ce pays, la discussion devrait porter désormais sur les dimensions et l'accessibilité à la porte communicante entre deux chambres unilingues, et non sur la possibilité de fourrer tout le monde dans un même grand lit à ciel bilingue. L'érotisme et l'épanouissement sexguistique sont à ce prix.

JACQUES GOUBOUT

4.

Que l'on dispute de bilinguisme au Québec me paraît si aberrant que j'éprouve ici le goût d'être bref. Pour tout dire en peu de mots: nous, les francophones, nous jouissons à peu près de la liberté de *parole*, mais nullement de la liberté de *langage*.

Le langage, le code, le système régulateur, la référence politico-économique, appartient à la minorité anglophone et à elle seule. Dans ces conditions il est impossible de vraiment vivre en français, il est illusoire de penser qu'on reliera au langage la parole par le moyen d'une *double langue* comme le prétend la philosophie du bilinguisme. Dès lors, le plus simple acte de parole est *séparé* de son horizon langagier: nul francophone au Québec ne peut s'accomplir comme il le pourrait si chaque initiative de la parole s'appuyait sur le support collectif de la langue, d'une langue en qui se contesterait et se réinventerait notre part du patrimoine-langage.

Car tout, de la moindre étiquette commerciale à la machine la plus complexe, en passant par les moyens formidables de l'information audio-visuelle, tout nous *enseigne* une langue qui n'est pas la nôtre puisqu'elle ne porte pas nos actes de parole. Pareille situation vécue par une collectivité, est-il exagéré, "extrémiste", de l'appeler une aliénation linguistique? Et nos grammairiens voudraient que nous corrigions nos anglicismes! Le joual naquit et grandit à l'ombre du bilinguisme dissociant. Ni français, ni anglais, ni franglais, il correspond à une parole sans fondement, à une langue sans exercice, bref à un langage

d'agonie prolongée. Aucun objet-marchandise, aucun signe d'échange, aucune valeur de symbolisation n'est en fait appropriable par la collectivité francophone du Québec qui au surplus se dépense en travail de production. Depuis deux siècles nous souffrons ainsi d'une hémorragie sémantique. Pour salaire, nous avons reçu — on ne manque jamais de nous le rappeler — la honte de parler mal, si mal que nous ne sommes pas encore parvenus à nous dire à nous-mêmes, et de manière décisive, le clair désir de vivre *pour la première fois*.

Aujourd'hui, ce désir s'essaye à émerger. Nous jetons toute notre mise sur un pays possible, le Québec. Les mots et les phrases, les silences, trouveront peut-être une patrie. Notre errance un peu démentielle à travers une histoire morose et bouchée, notre incessante *déportation* culturelle, tout cela, cet innommable, ce cauchemar de valets bien nourris, de bâtards faussement baptisés, prendra fin. Et commencera d'être réalité une utopie. Voilà ce que porte en lui le projet de l'unilinguisme. Rêverie de poètes, disent les praticiens du néo-capitalisme. Pourquoi un peuple ne courrait-il pas le risque de naître à sa liberté? Ce qu'une fois de plus on nous propose, la putasserie de la soumission au "bon sens" des maîtres, nous en crevons lentement, sûrement. Et sans même le savoir, faute de langage *propre*.

La Commission Dunton-Laurendeau, de toute évidence, n'a rien compris. C'était à prévoir. Elle propose d'étendre le bilinguisme à tout le Canada, dans la mesure du possible. Heureusement, cette mesure restera fort chiche. J'ose me réjouir à la pensée que la plupart des anglophones ne connaîtront pas ce que nous avons connu: le viol de l'âme, chaque jour, et qui avilit l'agressé au point d'en faire, souvent, le meilleur aide de l'agresseur.

Il ne me reste plus qu'à me taire. Par la fenêtre ouverte me viennent des cris de printemps, le salut d'un peuple de corneilles croassant de bonheur, et sans discours, qu'elle est douce notre langue rauque d'avril, qu'elle est vraie, qu'elle est belle et une, entre nous, hommes-oiseaux. C'est aussi cela, l'unilinguisme.